

1

– Amuse-toi bien à sauver l’univers, Dex ! fit sèchement Ellie. Et tente de ne pas descendre trop de bière !

– Tu es vraiment obligée de me gâcher le plaisir ? marmonna Dexter Lampkin avec aigreur.

Elle lui déposa un bécot sur la joue.

– C’est juste que je préférerais que tu n’enroules pas ta foutue Alfa autour d’un arbre, est-ce trop demander ? dit Ellie. On fait la paix ?

– On fait la paix, grogna Dexter avant de refermer la porte derrière lui.

Ça faisait bien trois ans qu’il se rendait à ces machins du premier mercredi du mois. Une douzaine de fans de son roman depuis longtemps épuisé, autoproclamés « Transformationalistes », se réunissaient pour boire de la bière et faire tourner un joint avec des airs de conspirateurs, en se persuadant qu’ils finiraient par sauver le monde.

Chaque premier jeudi du mois, il jurait de ne plus jamais y mettre les pieds. Et chaque premier mercredi suivant, il s’y retrouvait pourtant.

Pourquoi ?

Parce que, parmi eux, figuraient quelques scientifiques dignes de ce nom ? Parce que, *eux*, ils croyaient en Dexter D. Lampkin, quand *lui*, il les trouvait grotesques ? Ou parce que, Dieu lui vienne en aide, quelque chose en lui croyait encore en la *Transformation* ?

Dehors, devant la maison, le Santa Ana agitait les palmiers squelettiques en soulevant des tourbillons poussiéreux de feuilles mortes et vous asséchait le fond de la gorge. L'Angeleno moyen affichait un profond dégoût pour ce vent qui arrachait les bardeaux des toits, attisait et transformait en enfers rugissants les feux de broussailles, et était censé faire sortir les psychopathes du bois. Dexter prit cependant une grande goulée d'air en traversant la cour en direction du garage.

Car Dexter *aimait* le Santa Ana.

Il aimait ces ions négatifs qui déferlaient du désert, titillaient ses vieilles endorphines et briquaient ses dendrites à la norépinéphrine, accélérant jusqu'à l'hyperpropulsion la matrice biochimique quadragénaire de sa conscience.

Il aimait la manière qu'avait le vent chaud du désert de débarrasser le bassin de Los Angeles du smog et, chassant les relents d'hydrocarbures, d'embaumer l'air du parfum des bougainvillées et du chaparral ; il aimait les ciels bleu Technicolor et les nuits comme celle-ci – cristalline, chauffée à la température d'une chatte de vingt ans, exhalant le musc du Rêve californien.

N'empêche, le Santa Ana s'épiçait trop souvent d'une odeur âcre et piquante de fumée lointaine. Malgré les conseils appuyés d'Ellie, eh bien, Dexter n'était pas tombé dans ce qu'il fallait bien considérer, n'est-ce pas, comme un piège : devenir propriétaire. Il n'en démordait pas : un écrivain qui engloutit l'argent de sa liberté dans une maison et un emprunt bancaire est un crétin de première. Et puis, quiconque jugeait prudent d'investir dans une zone réputée pour ses tremblements de terre, ses feux de broussailles et ses glissements de terrain, là où n'importe quelle assurance abordable couvrirait tous les dommages sauf ceux-là, ne pouvait que mériter ce qui lui tomberait dessus tôt ou tard.

Mais, pour tout dire, Dexter aimait le Santa Ana pour une tout autre raison : parce que, en un sens, apprécier le « Vent du Diable », c'était brandir un doigt à la barbe de L.A.

Dexter ne détestait pas Los Angeles avec le chauvinisme provincial de ses anciens compatriotes de la Baie de San Francisco – persuadés que tout ce qui se trouvait au sud du banc de brouillard où ils avaient eu la chance et l'intelligence de s'installer n'était que bons à rien et brutes décervelées d'Orange County.

L'un des charmes de Los Angeles était l'absence totale de ce genre de battage doucereux, typique de la Californie du Nord. Pendant que la Baie remâchait sans fin sa rivalité supposée avec La-La Land, les gens d'ici avaient à peine conscience de l'existence de San Francisco – climat merdique mais excellents restaurants italiens et chinois ; à l'occase, les filles, on devrait y faire un saut pour un week-end de trois jours.

L.A. ne se prenait pas du tout au sérieux. Plutôt que le chauvinisme, le « *must have* », chez un Angeleno, c'était *l'attitude*. Cette attitude qui faisait les stands de hot-dogs en forme de hot-dogs, les maisons sur le modèle de Bagdad ou de Camelot revu et corrigé par Disney, les cinémas chinois et les cinémas égyptiens, et le panneau d'Hollywood lui-même, ce gigantesque emblème proclamant l'évidence en immenses lettres pharaoniques de contreplaqué.

Sur un plan personnel, on savait qu'on avait acquis la bonne « attitude L.A. » lorsqu'on avait trouvé son âme sœur automobile – sans rire. Dexter releva la porte du garage d'une pichenette et adressa en souriant un salut stupide et enfantin à la sienne.

Quand Dexter et Ellie vivaient à Berkeley, ils possédaient une Toyota à peu près neuve et une Volvo d'âge plus qu'avancé. Ici, à Fairfax, outre les cartons d'exemplaires d'auteur de Dexter et de manuscrits moisissus que les collectionneurs s'arracheraient sûrement un jour à prix d'or, leur garage à deux places abritait le coupé Pontiac Firebird de deux ans d'Ellie et l'antique décapotable rouge Alfa Roméo de Dexter.

Selon n'importe quel critère automobile rationnel, l'Alfa n'était plus qu'un tas de boue. Ses joints de culasse défectueux

engloutissaient une pinte d'huile tous les mille cinq cents kilomètres, la boîte de vitesses produisait des bruits de mauvais augure – il fallait désormais bloquer le levier en deuxième –, et le réseau électrique avait été si souvent recâblé par des amateurs que même de bonnes grosses batteries neuves se vidaient sans prévenir – au plus mauvais moment, bien sûr.

Mais Dexter adorait l'Alfa. Pas pour ses défauts, qui n'étaient que trop évidents, mais parce que c'était une authentique voiture de sport italienne rouge qui arrachait les virages comme si elle était montée sur rails, vous rejetait délicieusement la tête en arrière en fin de première, au moment de passer la deuxième, et le faisait mourir de rire chaque fois qu'il devait la conduire et la reprendre chez le mécanicien – ce qui arrivait souvent.

Était-ce infantile, chez un écrivain bas de poitrine de quarante-trois ans avec femme et enfant à charge, que de flanquer en l'air plus de trois mille dollars par an dans l'assurance, les factures du garagiste, l'huile et l'importation de coûteuses pièces de rechange pour entretenir son rêve automobilistique complètement décrépit ?

Ellie, bien sûr, était de cet avis.

« C'est pathétique, Dex, cette bagnole, c'est ton démon de midi sur roues. Quand vas-tu la balancer et acheter une deuxième voiture fiable ?

– Le coût d'entretien de l'Alfa est inférieur aux mensualités d'une voiture neuve, soulignait logiquement Dexter.

– Mais tu en pisses la moitié en réparations et en huile ! »

À ce point de la conversation, Dexter lui adressait le spectre de ce regard polisson qui, une décennie plus tôt, avait attiré le corps autrefois bien fichu d'Ellie à travers une pièce pleine de gens, le regard coquin d'un baiseur de trente et un ans nommé Dexter D. Lampkin, jeune étoile hissée au firmament des conventions de science-fiction. Et il ajoutait : « C'est moins cher qu'une maîtresse dans une robe moulante de la même couleur. »

Une vieille plaisanterie qui avait depuis longtemps cessé d'être drôle – une vieille menace depuis longtemps éculée.

Car Ellie savait que si Dexter tirait peut-être un coup facile de temps à autre dans une convention, ce n'était pas le genre d'endroit où il était susceptible de lever quelqu'un dont il aurait envie de voir la tronche le matin, au réveil. Lui, il savait qu'elle n'y attachait aucune importance tant qu'il respectait son désir de ne pas savoir. Ils étaient, l'un comme l'autre, au courant de ce qui se passait entre fans et écrivains dans ces conventions, à quoi cela ressemblait d'être le roi et la reine d'une telle mascarade. C'est ce qu'ils étaient quand ils s'étaient rencontrés, à cette réception donnée par un éditeur à la Westercon de Seattle. L'année précédente, Dexter D. Lampkin avait gagné le prix Hugo du meilleur roman de science-fiction, une fusée argentée décernée par les fans. Un trophée phallique tout à fait digne d'un homme qui ne dédaignait pas de s'en servir pour ajouter à sa réputation d'étalon.

Parce qu'il s'agissait plus de se défoncer et/ou de picoler jusqu'à perdre tout sens de l'esthétique sexuelle que de peaufiner l'art de la séduction. N'importe quel auteur de moins de cent cinquante kilos, plus quelques autres, pouvait tirer un coup pendant ces machins-là. La question était : avec *quoi* ?

Pourquoi les fans de science-fiction des deux sexes avaient-ils une telle tendance à l'obésité ? D'où venaient cette forme en poire et cette chose étrange dans le regard ? Comment des masses de fans entassées dans des chambres d'hôtel pour faire la fête pouvaient-elles exsuder autant de phéromones anti-sexuelles ?

Au cours d'une de ces conventions, à moins que ce ne fût ailleurs, Norman Spinrad avait rapporté à Dexter une anecdote qui sonnait aussi horriblement juste qu'une vérité scientifique. « Ma petite amie Terry Champagne avait une théorie selon laquelle l'allégeance au fandom de la science-fiction serait génétique, liée à certaines caractéristiques physiques : des yeux rapprochés, des épaules étroites et des fesses énormes. Une

fois, à New York, en nous rendant à une convention dans un hôtel pouilleux d'Herald Square, nous avons croisé des foules de gens dans le métro, un échantillon sur pied de la pyramide des âges. En guise d'expérience scientifique, nous avons tenté, depuis la rue, de prédire qui entrerait dans l'hôtel. Terry a obtenu plus que soixante-quinze pour cent de réussite ! »

Ellen Douglas, cependant, aurait échappé aux critères génétiques élaborés par l'ancienne petite amie de Spinrad. Dexter la connaissait de réputation avant même d'avoir posé les yeux sur elle : dans le monde de la science-fiction, Ellie était connue comme *la* fan par excellence – la « supergroupe », dans le vocabulaire du show-biz.

Pour atteindre le statut de « pilier du fandom », il fallait coucher avec les vedettes. Dexter savait qu'Ellen Douglas était une organisatrice de conventions, une habituée des débats et une colporteuse de ragots pour fanzines. Belle femme, elle avait aussi la réputation de les faire tous tomber raides grâce à ses célèbres tenues de soirée minimalistes. Mais les standards de beauté étant ce qu'ils étaient chez les fans, Dexter avait considéré que c'était le genre d'information à prendre avec des pincettes... jusqu'à ce que leurs regards, à Seattle, se croisent pour la première fois à travers une mer de chairs flasques.

D'accord, la dame n'était peut-être pas tout à fait du bois dont on fait les starlettes, mais, oh oui, elle avait quelque chose, particulièrement dans le contexte des conventions, et, bon sang, elle ne se gênait pas pour en faire étalage ! Des cheveux blonds naturels, permanentés en une touffe afro incroyable, des traits réguliers, de grands yeux verts écartés comme il faut, et ce magnifique corps mûr artistiquement contenu – de justesse – dans une étroite robe noire fendue.

C'avait été un instant magique, suivi d'un week-end sauvage et d'une fiévreuse histoire d'amour au ralenti à travers tout le pays. Dexter et Ellen avaient passé environ six mois à baiser d'une convention à l'autre avant qu'elle finisse par abandonner son logement de St. Louis pour emménager dans le petit

appartement de Dexter, à San Francisco, et, un peu plus tard, dans la maison de Berkeley.

Pendant deux ou trois ans, ils avaient été *le* couple célèbre de la Sphère de Co-Prospérité de la région de la Baie, la plus grande communauté de science-fiction des États-Unis : un cercle d'écrivains de premier rang, leurs *alter ego*, et une nuée de fans, de badauds et de scientifiques douteux, plus leurs dealers attitrés. C'était le moment idéal pour être jeune, amoureux et auteur de S.F. à Berkeley ; en un mot, pour être Dexter D. Lampkin !

De minable marigot de l'édition où, pendant un quart de siècle, être payé cinq *cents* le mot pour une nouvelle, trois mille dollars pour un roman, représentait une bonne affaire, le genre S.F. s'était métamorphosé en « source de profit de première importance pour l'industrie éditoriale ». Autrement dit, qu'un jeune écrivain talentueux comme Dexter D. Lampkin pouvait mettre six mois, voire *un an* pour écrire un roman – se permettre engagement littéraire et idéalisme social, tout en profitant d'une existence bourgeoise relativement aisée.

Au point de se croire capable de changer le monde.

Les écrivains de S.F. étaient nombreux dans cas-là, certains même y parvenaient. Arthur C. Clarke avait inspiré le satellite de télécommunications géosynchrone – d'après les astronautes d'Apollo, la science-fiction les avait mis sur le chemin de la Lune –, *Dune* et *En Terre étrangère* avaient créé les hippies et la contre-culture, et L. Ron Hubbard avait transformé une idée de nouvelle en une authentique arnaque religieuse qui rapportait des millions de dollars.

Dexter avait même lu un texte d'un intellectuel français proposant que les écrivains de science-fiction se réunissent pour déterminer ensemble l'avenir optimal de l'espèce humaine et y situent dorénavant tous leurs récits afin de faire advenir cet avenir en question. Vu, la difficulté que trois auteurs de S.F., n'importe lesquels, avaient à se mettre d'accord sur la

longueur d'un mot à cinq *cents*, ce genre de messianisme en collaboration ne paraissait pas vraiment réaliste.

Cela dit...

Dexter rabattit la capote, vérifia sous la voiture si la taille de la flaque d'huile nécessitait un coup d'œil à la jauge, décida que non, mit le contact et lâcha, comme à l'accoutumée, un soupir de soulagement quand, après un arrêt suivi d'une hésitation, le démarreur réussit à lancer le moteur.

Cela dit...

Cela dit, la communauté de la S.F. considérait comme évidentes certaines vérités pas encore entrées dans le crâne obstiné des *mundanes* – les « gens ordinaires », le reste de l'humanité, en somme.

En premier lieu, que la Terre était le berceau d'une humanité future destinée à voyager dans l'espace ; ensuite, que, dans une galaxie contenant des centaines de millions d'étoiles similaires à la nôtre, il était d'une ridicule arrogance de supposer que notre évolution fût unique. Les civilisations spatiales avancées qui avaient acquis la maîtrise de la matière et de l'énergie, ainsi qu'une stabilité à long terme, devaient donc abonder.

Le grand Enrico Fermi en personne avait posé la seule question qui vaille : où étaient-elles, alors, ces civilisations ? Pourquoi ne les avait-on pas détectées ? Pourquoi ne nous avaient-elles pas rendu visite ou, du moins, envoyé une carte postale cosmique ?

La réponse, qui n'avait pas grand-chose de rassurant, tenait dans la tendance naturelle des espèces intelligentes à se flanquer en l'air avant d'avoir atteint le stade de la stabilité au long cours.

Après tout, aucune espèce ne pouvait inventer le voyage dans l'espace avant d'avoir préalablement libéré les feux faustiens de l'atome, et il était à peine garanti qu'une espèce développât des sources d'énergie propres, comme la fusion ou le solaire spatial, avant que les nécessaires technologies permettant d'y aboutir, usant de carburants fossiles et de la fission

nucléaire, n'aient empoisonné la biosphère. Encore ne s'agissait-il là que des moyens les plus manifestes par lesquels notre espèce semblait susceptible de s'éteindre. Il paraissait donc logique de supposer que les hommes n'étaient que des crétins *moyens* et que *toutes* les espèces intelligentes devaient traverser une crise analogue à celle, actuelle, où l'humanité était entrée, disons à peu près au moment d'Hiroshima – un moment de l'histoire où, comme le formulait Dexter, les fous prenaient le contrôle de l'asile.

Tôt ou tard, toute espèce fondée sur l'évolution technologique finissait par poser ses petits pseudopodes avides sur la puissance de l'atome, et ce, bien avant que ses activités n'aient commencé à exercer une action imprévisible sur la biosphère. Deux événements susceptibles de se produire longtemps avant que l'espèce en question eut acquis la technologie permettant d'échapper à leurs conséquences en colonisant d'autres planètes, ou, dans la mesure où les points faibles de la race humaine ne dénotaient qu'une connerie moyenne, avant qu'elle n'ait acquis la sagesse nécessaire pour se transformer en civilisation capable de survivre, ne fût-ce que quelques siècles supplémentaires.

L'espèce humaine était *en train* de traverser sa « crise de transformation ». Et, à en juger par le manque de bonnes nouvelles en provenance de l'espace, les chances de la négocier avec succès semblaient voisines de zéro.

Tout cela était effrayant.

Cela dit, l'agent new-yorkais de Dexter n'avait guère eu de difficultés à lui obtenir un contrat de quarante mille dollars pour un roman de science-fiction traitant du sujet, sur la seule foi d'un synopsis bricolé en un week-end de grosse chaleur grâce à un peu d'excellente marijuana.

Dexter passa la première, sortit du garage et mit le cap sur son rendez-vous avec les derniers enragés plutôt pathétiques du livre en question, un roman visionnaire que son agent n'avait *toujours pas* réussi à faire rééditer. Leur bible était *La*

Transformation, le livre où Dexter D. Lampkin s'était essayé au messianisme science-fictionnel et avec lequel il avait vraiment cru, à l'époque, changer le monde.

La Nasa capte le chant du cygne d'une civilisation extraterrestre pas tellement en avance sur la nôtre et qui a rendu sa planète inhabitable à force de guerre nucléaire et de dégradation de l'atmosphère. Pis, ces extraterrestres ont reçu des messages similaires de plusieurs espèces intelligentes à s'être fichues dedans à cause des mêmes conneries. Ça semble être une norme dans la galaxie, et, s'il existe des espèces intelligentes qui ont traversé avec succès leur crise de transformation, elles ne semblent pas avoir la moindre intention d'apporter leur aide aux planètes du tiers univers.

Le gouvernement essaie d'étouffer l'affaire, mais quelques scientifiques dans la confidence, horrifiés, fomentent une conspiration secrète de « Transformationalistes ». Ils savent quoi faire pour que l'espèce humaine survive et voyage dans l'espace : mettre beaucoup d'argent dans la fusion, le solaire spatial, la colonisation du système solaire et la photosynthèse artificielle ; cesser de brûler des carburants fossiles et d'employer des réacteurs à fission polluants, reboiser de vastes étendues de terres cultivées et, pour finir, probablement procéder à un désarmement nucléaire total.

Comment sont-ils censés faire avaler tout ça à notre espèce ? Ils ont l'idée d'inventer un étranger d'outre-espace qui leur servira de porte-parole, un visiteur issu d'une civilisation lointaine ayant survécu à sa propre crise de transformation. Ils recrutent une fugueuse de seize ans un peu hippie sur les bords et se mettent au travail. Ils créent le prototype du parfait fantasme érotique transnational, et la chirurgie et le bricolage génétique font d'elle la femme la plus étourdissante que le monde ait jamais portée : une peau vert pomme et des cheveux violets.

Ils élèvent son intelligence au rang de celle d'un super-génie, lui programment l'histoire millénaire et le savoir scientifique

avancé de la civilisation imaginaire dont elle est censée venir, et effacent tous ses souvenirs. Ainsi sera-t-elle persuadée d'être Lura, ambassadrice de la Fraternité galactique des civilisations avancées, envoyée pour sauver la Terre. Les Transformationalistes présentent Lura comme le sauveur d'outre-espace et, grâce à elle, entament la Grande Transformation, faisant passer leur programme visionnaire pour le chemin éprouvé et authentique de toutes les civilisations ayant réussi à traverser leur propre crise de transformation.

De nombreux retournements d'intrigue plus tard, la civilisation de la Terre est en effet transformée, l'astuce finale étant la capture de Lura par une bande de déshérités et son martyre imminent. Certains Transformationalistes tentent alors de dire la vérité pour la sauver. Mais Lura elle-même s'y oppose, puisqu'elle se croit une noble créature issue d'une civilisation avancée, et ils échouent. Elle est suppliciée et les Transformationalistes n'ont d'autre issue que de faire d'elle la légende qui permet d'apposer le sceau final à la Grande Transformation.

Dans l'épilogue, un immense vaisseau spatial apparaît dans le système solaire pour souhaiter la bienvenue à l'humanité dans la *véritable* Fraternité galactique des civilisations avancées : la Terre a négocié seule sa crise de transformation, c'était le test d'entrée, la raison du silence galactique. La Fraternité n'a en effet aucun intérêt à entrer en contact avec des espèces n'ayant pas encore fait la preuve de leur valeur.

Dexter avait mis tout son cœur et toute son âme dans ce livre qui avait fini par envahir son existence entière, par devenir une obsession, une mission, une cause.

Avant d'en entamer l'écriture, il s'était cru obligé de parcourir le circuit des conventions et de fournir en abondance boisson et dope à des scientifiques de sa connaissance ainsi qu'à d'autres de *leur* connaissance, pour les amener, par la ruse, à lui servir de banque d'idées – créant ainsi une chose qui n'était pas sans rappeler la Cabale transformationaliste dans ce qui

était appelé à devenir, à ce moment-là dans son esprit, son roman.

Lorsque Dexter avait été prêt à en écrire la première page, six mois avaient passé depuis la signature du contrat, sans qu'il s'en aperçoive. Il avait dépensé près de cinq mille dollars en voyages et frais divers, et rassemblé plus de deux mille pages d'analyses spéculatives de scientifiques d'avant-garde. Le contrat exigeait qu'il remît le manuscrit au bout de douze mois, il en eut huit de retard. On lui réclamait cent mille mots, il en rendit deux cent cinquante mille. Après trois mois de coupes sous supervision éditoriale, la version finale en comptait toujours deux cent vingt mille. Cela avait demandé plus de temps que prévu et un travail plus difficile que ce qu'il aurait imaginé, les quarante mille dollars n'étaient plus qu'un souvenir lorsqu'il avait reçu les épreuves.

Mais Dexter savait que *La Transformation* était son chef-d'œuvre, sa destinée, l'œuvre pour laquelle on se rappellerait son nom pendant un millier d'années, la mission qu'il était né pour accomplir.

Le roman était sorti six mois plus tard et s'était planté.

« Trop intello pour les gamins à qui l'on vend la S.F. de nos jours, lui avait dit son agent. Ce qu'ils veulent, ce sont des séries de *space opera*, ou l'équivalent avec des sorciers et des dragons. Des novélisations de *Star Trek* ou de *Star Wars*, des livres tirés de jeux de rôle et des romans basés sur la liste de pressing d'Isaac Asimov ou d'Arthur C. Clarke. »

Brisé, dévasté et alors qu'Ellie était enceinte de Jamie, Dexter avait passé dix jours à l'écouter pleurer et à contempler le trou noir qu'était devenue sa vie. Respectueux d'un timing parfait, son agent avait appelé le onzième jour et était passé à l'étape suivante.

« Hé ! ce n'est pas comme si ta carrière était finie, Dexter ! Tu me ficelles un synopsis de trilogie solide, de la fantasy de préférence, et je suis certain de t'obtenir trente mille dollars par volume, voire plus si c'est potentiellement adaptable en jeu... »

– Va te faire foutre ! » avait grondé Dexter avant de lui racrocher au nez.

« Va te faire foutre, Dexter D. Lampkin ! lui avait répliqué Ellie quand il lui avait résumé l'essentiel de la conversation. De quoi allons-nous vivre ? De tes droits polonais ? »

Elle avait continué à le tarabuster, les factures s'étaient mises à s'empiler, sa carte *American Express* avait été rejetée et Dexter, la mort dans l'âme, était sur le point de se résoudre à l'inévitable lorsqu'il avait rencontré Harlan Ellison dans une convention, à Phoenix.

Scénariste et auteur de nouvelles de Los Angeles ayant mené une existence prospère pendant des décennies, Ellison lui avait mis les points sur les *i* sans mâcher ses mots : « T'es cinglé, ou quoi, Lampkin ? Si t'es obligé de pondre de la merde pour rester en vie, ne chie pas sur le travail qui compte vraiment pour toi ! Au lieu d'écrire trois cents pages de conneries de sci-fi et de ruiner ta réputation pour trente mille dollars, viens pondre des scénarios de télé de quarante-huit pages à Hollywood pour quinze mille minimum. Achète-toi du temps pour faire ton vrai travail et ne le mélange pas avec ce que tu fais pour payer le loyer. »

Le Santa Ana ébouriffait les cheveux de Dexter tandis qu'il traversait le Sunset Strip et remontait Laurel Canyon Boulevard à travers les collines. La nuit était chaude, un parfum végétal capiteux emplissait le canyon, et il enchaînait les virages à toute vitesse en gardant le compte-tours au-dessus de trois mille rien que pour sentir les *g*, rien que pour entendre gronder le moteur à double arbre à cames en tête. *Wraoum !*

Les choses ne s'étaient pas passées aussi simplement que l'avait dépeint Harlan – les scénarios télé destinés aux heures de grande écoute ne couraient pas les rues – mais, vu les alternatives qui s'offraient alors à lui, Dexter avait préféré s'accrocher.

Les dessins animés étaient un bon plan pour un auteur de S.F. habitué à écrire des *novelas* en autant de temps qu'il en

fallait généralement aux épaves chargées du job pour rédiger un scénario de trente feuillets. Et puis l'argent avait beau ne pas sentir très bon, il était là quand on en avait besoin. Dexter trouvait toujours des piges pour des magazines, des foutaises qu'il écrivait en dormant. Il s'était même découvert un talent pour les notes sur les pochettes d'album, les textes publicitaires, jusqu'aux gags pour comiques de troisième ordre.

Il gagnait assez d'argent avec l'arnaque de la semaine pour passer la moitié de son temps à travailler sur ses romans. À présent, il avait acquis assez de sagesse et d'années pour savoir que la plupart des écrivains de science-fiction portaient en eux un livre comme *La Transformation*, le chef-d'œuvre visionnaire qui exprimerait la pleine puissance de leur génie et éclairerait le monde. Assez de sagesse et d'années aussi pour savoir qu'ils feraient, pour la plupart, un four.

Enfin, il avait la quarantaine assez mature pour comprendre que l'Alfa, en bonne extension métaphorique matérielle, aurait fait glousser Sigmund Freud dans sa barbe – le type de quarante-trois ans, aujourd'hui ventripotent, autrefois visionnaire, qui remontait vers Mulholland pour sortir en célibataire, des spectres de sa jeunesse plein sa bite italienne sur roues aussi obsolète que lui.

Mais, alors que Dexter traversait Mulholland, le destin lui envoya un signe.

Du haut du flanc de la vallée venait, en sens inverse, une vieille Alfa de la même époque que la sienne à peu de chose près, la capote elle aussi abaissée. Au volant se tenait le prototype de la beauté californienne : longs cheveux blond miel flottant dans le vent, vingt-cinq ans tout au plus.

Elle klaxonna.

Dexter lui retourna son coup de klaxon.

Elle eut un sourire radieux.

Dexter agita la main et elle disparut.

Mais avait eu le temps de lui revenir ce que ce vieux mâchonneur de cigares de Siggy avait proclamé, alors qu'un

petit malin le taquinait sur la nature évidemment symbolique de l'objet cylindrique perpétuellement fiché dans son clapet :
« Parfois, un cigare est un cigare. »

*

* *

– Le Kapplemeyer ? dit la bimbo. Pour la dixième fois, Jimmy, qu'est-ce qu'on vient foutre dans les Catskills en novembre ?

– Dénicher le talent, gamine, répondit Texas Jimmy Balaban en faisant quitter l'autoroute à sa Buick de location au niveau d'un vieux panneau de bois fendillé, pour l'engager sur une allée dont le dernier repavage devait remonter à l'époque où George Burns jouait le faire-valoir de Gracie¹.

– Ici ? fit la bimbo qui répondait au nom de Sabrina.

– Question d'instinct, bébé, marmonna Texas Jimmy. Le flair ne se trompe pas.

Qu'était-il censé lui dire ? Que le *Kapplemeyer's Country Club Resort Hotel* était le genre de boui-boui où il n'aurait jamais eu l'idée de mettre les pieds s'il n'avait eu des raisons d'espérer que le privé engagé par Marsha pour le divorce ne songerait pas non plus à l'y chercher ?

Tu deviens trop vieux pour ces conneries, Jimmy, songea-t-il en stoppant devant l'hôtel.

Ouais, bien sûr, ça faisait pas loin de vingt-cinq ans qu'il se répétait la même chose. Tu deviens trop vieux pour te remarier, trop vieux pour te faire lessiver une fois de plus dans un procès de divorce, trop vieux pour chasser la jeune chatte, trop vieux pour esquiver les détectives d'hôtel et ceux qui matent par les trous de serrure. Bon. J'ai appris ma leçon. Plus jamais.

En effet, au cours de ce voyage à New York, Jimmy n'avait eu absolument aucune intention – enfin, juste une toute petite – de courir la gueuse. Il devait vraiment se rendre à la Pomme pour le boulot, histoire de finaliser quelques dates pour deux ou trois comiques qu'il avait sous contrat. Il s'était contenté de

traîner au bar de l'hôtel en buvant quelques verres et n'avait pas cherché à provoquer quoi que ce soit, pas vraiment en tout cas. Mais qu'une formidable paire de jeunes nichons comme ceux de Sabrina se soulève devant ses yeux, que des lèvres rouges et charnues comme les siennes se mettent à roucouler d'une manière aussi séduisante après qu'il eut mentionné *par inadvertance* qu'il était un important agent artistique d'Hollywood...

Comment était-il censé savoir que le privé de Marsha l'avait suivi depuis la Côte Ouest avec ses micros et ses appareils photo ? Bon, il avait bien glissé cinquante billets à la bonne pour qu'elle l'avertisse si un petit malin venait fouiner autour de sa chambre. Tout le monde le faisait, non ? Imaginez dans quelle merde il aurait été sinon !

« Ces trucs sordides t'excitent, Balaban, lui disait souvent sa deuxième femme. Te glisser furtivement dans des motels miteux fait se dresser ta bite pathétique. Si tu ne devais pas vérifier par-dessus ton épaule que ne s'y trouvent ni détective ni avocat, tu serais *incapable* de bander ! » Bon, Tanya avait le tempérament d'une femelle loup-garou bourrée de speed, et les situations où l'impuissance n'avait pas été le cadet de ses soucis devaient se compter sur les doigts d'une main, mais, dans ses moments de réflexion les plus philosophiques, Jimmy devait reconnaître qu'en un sens, elle avait raison.

Pour Texas Jimmy, l'état de monogamie heureuse avec femme, gosses et tout le bastringue n'était rien d'autre que l'équivalent moral d'une unité de soins palliatifs à Sun City. Pourtant, éclair de romantisme ou connaissance de soi instinctive sur laquelle il préférerait ne pas se pencher, quelque chose l'empêchait de se contenter d'une vie de célibataire insouciant, de play-boy sans attache.

Non qu'il *appréciât* d'être filé par des détectives privés, encore moins les conséquences financières de ses deux premiers divorces, mais il devait admettre que ce genre de pression faisait probablement beaucoup dans le fait qu'il restât *sur la*

brèche. En cela, il le savait, il était comme les comiques dont il s'occupait. Les comiques avec une vie sexuelle à la hauteur des attentes d'une mère juive ne couraient pas les rues – parmi la douzaine, ou à peu près, que comptait son écurie, il y en avait toujours huit qui connaissaient des difficultés. Jouer au café-théâtre ne vous assurait pas un ticket pour la cellule capitonnée, non, mais, pour rester drôles, ils fallait se tenir *sur la brèche*. Comme les toupies : une fois qu'elles ont cessé de tourner et de tourbillonner, elles ont tendance à tomber sur le cul.

Le *Kapplemeyer's Country Club Resort Hotel* était un bâtiment pleins de coins et de recoins sur cinq étages, en bois vert délavé et aux garnitures vert forêt. Une véranda, affaissée d'un côté, courait le long de la façade. En été, les fauteuils de plage devaient être pris d'assaut par de vieilles personnes absorbées par la digestion de copieux repas, leurs whiskies soda aux glaçons trop sucrés et leurs punchs planteur préférés posés à côté d'eux sur les tables de jardin vert rouillé, mais, pour le moment inoccupés, ils donnaient aux lieux un aspect plus sinistre encore qu'il ne l'était probablement.

– Mon Dieu, observa Sabrina quand un groom antique en costume de singe vert-dégueulis-moisi sortit de l'entrée principale et descendit les marches en chancelant.

Dans le hall, un réceptionniste voûté aux cheveux gris se débrouillait pour tenir debout derrière un comptoir abondamment revernî. À gauche, une salle à manger protégée par des portes en verre fermées ; à droite, l'entrée de la boîte de nuit de l'hôtel, baptisée « La Fabuleuse Salle du Crépuscule de Kapplemeyer » en lettres dorées écaillées. Trois vieux croulants en costume de location et deux dames âgées engoncées dans de hideux corsaires pastels constituaient les seules formes de vie de l'endroit.

– Qu'est-ce qu'on *fout* dans ce trou merdique ? siffla Sabrina dans l'oreille de Jimmy tandis qu'ils se dirigeaient vers le comptoir.

– Je te l'ai dit, c'est le *boulot*, répliqua Jimmy.

– Monsieur, dit l’employé du comptoir dans un souffle las d’asthmatique, puis-je vous aider ?

Je l’espère, songea Texas Jimmy en observant la moue de plus en plus sceptique qui aigrissait les lèvres charnues de Sabrina. Il avait pris la précaution – tout le monde le faisait, non ? – de glisser vingt dollars à la réception de l’hôtel de New York pour qu’on lui réserve cette chambre. « Dites-leur que je suis un gros agent d’Hollywood qui ne veut être dérangé par aucun paparazzi et que leur discrétion sera appréciée. » C’était la vérité, non ?

– J’ai une réservation. Au nom de Balaban...

– *Texas Jimmy* Balaban ? dit le réceptionniste en émergeant de son coma.

Jimmy sourit avec condescendance et jeta un coup d’œil en biais à Sabrina dont les yeux s’étaient élargis et la moue adoucie.

– Le seul, l’unique, dit-il.

– Nous vous avons réservé la suite présidentielle, M. Balaban...

– Hé, je n’ai pas...

– ... sans supplément, bien entendu, avec les compliments de la direction.

Sabrina souffla un « waow » muet. C’était le but recherché et, ce bonus gratuit, plus que Jimmy n’avait espéré.

– Nous apprécions, vraiment, dit-il.

Il se pencha plus près, hocha la tête en direction de Sabrina, fit glisser un billet de vingt sur le comptoir, adressa un clin d’œil au réceptionniste.

– Si quelqu’un me demande, je ne suis pas là. La chambre est enregistrée au nom de Joseph P. Blow, vous me suivez ?

La suite présidentielle consistait en un salon dont la baie donnait sur des courts de tennis déserts, une chambre avec un lit deux places, une immense salle de bains avec double lavabo, baignoire et cabine de douche séparées. L’air y puait cependant le renfermé aussi fort que le livre de blagues de Joe

Miller, le mobilier chic du salon sentait la poussière, le premier jet des robinets de la salle de bains sortit marron rouillé et une croûte blanche révélatrice marquait le niveau de l'eau dans la cuvette des toilettes. Le *Kaplemeyer* devait réussir à louer la suite plein pot à peu près aussi souvent que Frank Sinatra devait passer en vedette à la « Fabuleuse Salle du Crépuscule », ce qui expliquait parfaitement qu'ils l'eussent comptée comme bonus, en morte saison, au célèbre agent d'Hollywood.

Quoique...

– Pas mal, hein ? dit Jimmy tandis que Sabrina se pavanait dans le salon.

Elle révéla sa vraie nature en s'asseyant sur le divan. Jimmy resta debout au-dessus d'elle à contempler son décolleté.

– Tu ne me fais pas marcher, hein ? Tu es *vraiment* un célèbre agent d'Hollywood ?

Texas Jimmy lui sourit.

– Est-ce que je te mènerais en bateau ? murmura-t-il.

Sabrina lui prit les mains.

– Tu sais ce que j'aimerais maintenant ? fit-elle doucement.

– Quoi ? ronronna Jimmy.

– Pourrions-nous... pourrions-nous avoir du champagne, je veux dire : ce serait parfait, exactement comme dans les films...

– Bien sûr, dit Jimmy. J'appelle le service d'étage. Pourquoi n'irais-tu pas dans la chambre enfileur quelque chose de plus confortable ?

Il cligna de l'œil d'un air lubrique.

– Genre rien du tout...

Sabrina gloussa et s'exécuta. Jimmy décrocha le téléphone.

– Une bouteille de champ'.

– *Quelle marque ?*

– La meilleure du... euh, quelque chose de classe qui ne coûte pas les yeux de la tête. Vous voyez ce que je veux dire ?

Cinq minutes plus tard, le service d'étage arrivait avec une bouteille dans un seau à glace et deux verres sur un plateau argenté. Jimmy jeta un coup d'œil à l'étiquette, y lut « Moët&Chandon », la célèbre marque française, donna au groom un bon pourboire et emporta le plateau dans la chambre.

Sabrina était étendue sur le dos en travers du lit, bras et jambes largement écartés, un grand sourire pour tout vêtement.

Jimmy fit sauter le bouchon et servit le champagne.

– T'as de beaux yeux, tu sais... dit-il à la Gabin, en entrechoquant les verres.

Ce ne fut que plus tard, en regardant une deuxième fois l'étiquette de la bouteille désormais vide, qu'il se rendit compte qu'on l'avait dupé avec une contrefaçon de l'original français embouteillée en Californie.

*
* *

C'était un soir d'automne déraisonnablement chaud pour la côte de Californie centrale ; Amanda avait donc déplacé la réunion à l'extérieur de l'auditorium de Xanadu, sur la pelouse qui s'étendait derrière le bâtiment principal.

Là, elle ne se ferait pas voler la vedette par la vue magnifique du coucher de soleil qu'offrait, depuis la falaise donnant sur le Pacifique, la véranda de devant, mais on entendait encore, comme un souffle grondant à l'arrière-plan, le ressac qui se brisait sur les rochers en contrebas, on voyait les étoiles apparaître au zénith des cieux violets et le parfum de la forêt de séquoias lui semblait émettre la note de langueur olfactive parfaite pour le sujet qu'elle allait aborder.

Amanda se mit à décrire de petites cercles en silence, son caftan blanc tout simple et ses longs cheveux noirs dénoués flottant derrière elle, ses yeux brun sombre et son nez aquilin

dessinant le visage d'un oiseau de proie au regard fixe, planté au milieu de l'assistance.

– Il est des chemins dont on s'aperçoit qu'une fois que l'on s'y trouve, dit-elle, et des portes qu'on ne parvient à localiser qu'après les avoir franchies.

Costume et ouverture standards pour la « Balade à travers le Temps du Rêve ».

– L'éclair aveuglant Saül sur la route de Damas, Jeanne d'Arc s'éveillant alors qu'elle converse avec ses voix, Albert Hoffman pédalant sur son vélo tandis que le LSD qu'il a inconsciemment absorbé altère le monde autour de lui...

C'était toujours aussi plus ou moins le même groupe qu'elle attirait avec cette conférence. Vingt-trois personnes confortablement éparpillées, hommes et femmes confondus, sur des piles de coussins assortis, moyenne d'âge la petite quarantaine, pour la plupart créateurs professionnels et, pour beaucoup, en proie à divers blocages : des scénaristes, des peintres, un sculpteur, des poètes, un compositeur, les dilettantes et les habituels chercheurs de l'esprit, mais pas d'artiste de scène.

– Moïse confronté au Buisson ardent, Mahomet se retrouvant en train d'écrire frénétiquement sous la dictée d'Allah...

Accélérer le pas, faire en sorte qu'ils la suivent du regard.

– Les expériences transcendantales où l'esprit de tous les jours est transformé par des puissances d'ailleurs avant même de comprendre ce qui lui arrive ! Les rares expériences extrêmes des prophètes, des visionnaires et des saints touchés par Dieu !

Amanda se figea net en brandissant un doigt arqué et prophétique au visage collectif de son auditoire avec une expression sévère et un peu fiévreuse, comme si elle était sur le point d'invoquer l'ineffable depuis les profondeurs insondables de son propre regard.

– Exact ? demanda-t-elle d'une voix de tonnerre.

Pause.

– Faux, dit-elle d’une tout autre voix en se laissant tomber dans le fauteuil paon en rotin placé là pour elle et en croisant les bras avec un petit sourire. Je parle d’un chemin où nous nous retrouvons chaque nuit, de la porte que nous franchissons pour le rejoindre, du chemin qui traverse le temps du rêve et de la porte du sommeil.

Les effets de manche de l’entrée en matière étaient finis, elle pouvait se détendre et se contenter d’être Amanda.

– On ne se rappelle jamais le moment où l’on s’assoupit, n’est-ce pas ? reprit-elle comme si elle conversait avec des amis dans son salon. On ne souvient jamais du moment où l’on franchit cette porte. Quand on le perd, c’est même le supplice de Tantale que d’appeler le sommeil par des actes conscients...

Amanda disposait d’un répertoire d’une demi-douzaine de ce qu’elle appelait des « expériences », pas seulement parce que c’était un outil de marketing astucieux et qui marchait bien dans le Circuit du New Age, mais parce qu’il s’agissait d’*expériences* qu’elle cherchait vraiment à transmettre et à obtenir.

– Et puis nous voilà dans le Temps du Rêve, le plus souvent sans même savoir que nous y *sommes*. Le pays magique de nos rêves, fait de beauté et de terreur, de messages spirituels et de satori¹, de châtiments affreux et de pouvoirs inexplicables, plus étrange que la vérité et plus sage que la fiction...

Des endroits comme Xanadu avaient existé de haut en bas des montagnes côtières de Californie bien avant qu’Amanda Dunston, fuyant Marin County à l’âge de quatorze ans, ne s’embarque pour un « *magical mystery tour* » de trois semaines pendant l’« Été de l’Amour » de Haight-Ashbury.

– Les blouses blanches vous diront tout de la structure et de la biochimie du cerveau. Elles vous expliqueront en quoi les mouvements oculaires rapides dénotent physiquement l’état de rêve...

Des montagnes boisées dégringolaient vers la côte rocheuse californienne qui commençait pas si loin de Los Angeles, au nord ; plus on montait vers le nord, plus le paysage était vaste,

les forêts profondes et majestueuses, et plus la nature se vidait des œuvres de l'homme moderne. C'était la Californie primitive, riches terres brunes et vertes forêts, un long fouillis cerné par le brouillard des canyons et du massif finissant en falaises abruptes, à la verticale de la mer ; une Californie qui ne ressemblait à aucun autre littoral de la planète – l'épine dorsale de la spiritualité du pays, secrète en pleine vue, cachée comme par magie.

Il n'était guère étonnant que des monastères Zen et des communautés nudistes, des ermites solitaires et des poètes beatniks, des ascètes vêtus d'un cilice et d'un jeans, des libertins adeptes de l'amour libre et qui sait encore quels chamans et loges occultes de médecine indienne se fussent fondus, avant la venue de l'homme blanc, dans ces immensités mystiques.

– Mais ça revient à effectuer l'analyse chimique d'une tache de peinture sur *La Joconde* et à affirmer qu'il s'agit-là d'une description détaillée de la toile.

Ce qu'on appelait à présent le « Circuit du New Age » avait donc toujours été là, sous une forme ou une autre ; les ranchs destinés aux orgies sacrées, les centres de séminaires, les retraites somptueuses pour artistes, écrivains et pèlerins fortunés poussaient aussi naturellement dans ce paysage que les champignons magiques et la marijuana sauvage.

Amanda ne se faisait pas d'illusions ; tant qu'il y aurait des blaireaux à tondre, il y aurait des vendeurs d'huile de serpent et des gurus de seconde zone dans le circuit de la fête foraine cosmique. D'ailleurs, parce que mieux outillée que les autres, elle devait prendre garde de ne pas en devenir une elle-même ! Parmi les animateurs du circuit, rares étaient en effet ceux qui jouaient dans des spots télé ou faisaient répéter des acteurs. Et puis le fait que certaines des « expériences » de son répertoire fissent appel à un peu plus de techniques astucieuses inspirées du monde du spectacle qu'au satori authentique ne la tranquilisait pas.

– Bien, ce soir, nous allons commencer par la notion, qui n’a rien de scientifique, selon laquelle les visions qui nous viennent dans nos rêves sont, au niveau de réalité le plus profond, *les mêmes* que celles qui nous viennent dans l’inspiration artistique. La notion selon laquelle la porte donnant sur le Temps du Rêve donne aussi sur notre imagination créatrice...

Voilà pourquoi « la Balade à travers le Temps du Rêve » était sa conférence préférée.

– En apprenant à ouvrir cette porte par un acte conscient, en apprenant à convoquer les rêves dans son esprit à l’état de veille, nous pouvons appeler l’inspiration du plus profond de nous-même et obtenir le contrôle conscient de nos facultés créatrices...

Ce blabla de conférence continuait encore un peu : le rêve éveillé, les rêves remontant à l’individu depuis l’inconscient collectif de l’espèce – le temps de convaincre les clients qu’ils en avaient pour leur argent. Ce qui était vraiment au cœur de tout ça, les techniques elles-mêmes, quoique difficilement maîtrisé, pouvait être expliqué en quelques minutes à peine.

– Ce soir, je veux que vous attendiez d’avoir aussi sommeil que possible avant d’aller au lit. Contentez-vous de vous allonger et de surveiller le flux de votre conscience. N’essayez pas de penser à quoi que ce soit, n’essayez pas non plus de garder l’esprit vide, laissez juste advenir ce qui arrive, quoi que ce soit.

Amanda se leva lentement, jeta un regard au groupe, étrécit légèrement les yeux comme si elle scrutait quelque chose.

– Contentez-vous d’observer le poisson tropical de la pensée qui nage dans les eaux de votre esprit, murmura-t-elle. Si vous regardez de la bonne manière, vous saurez quand cela se produit. Au lieu que les mots, les images et les sensations sortent de votre esprit pour s’éloigner dans les ténèbres, les mots, les images et les sensations vont se mettre à sortir des ténèbres pour dériver dans votre direction...

Amanda sourit largement, se redressa soudain, leva un doigt.

– La voilà ! s'exclama-t-elle. Voilà la porte ! Ce qui en sort, ce sont des *rêves*. Vous êtes pile au bord du sommeil et ils sortent du Temps du Rêve, pour vous !

Elle redessinait à présent de petits cercles en marchant, les yeux rivés sur son public comme ceux d'un rapace.

– Reculez un tout petit peu jusqu'à sentir que les mots, les images et les sensations sortent à nouveau *de vous*. Puis recommencez, plusieurs fois avant de laisser le sommeil vous emporter. Faites-le quelques nuits d'affilée et vous apprendrez à reconnaître la porte...

Elle cessa de marcher.

– Qu'y a-t-il réellement de l'autre côté ? D'où viennent les rêves ? De votre subconscient ? De l'inconscient collectif jungien ? De l'Esprit de Dieu ?

Elle haussa les épaules en toute naïveté.

– Ça n'a pas d'importance. Une fois que vous aurez acquis cette technique, que vous aurez conscience que cette porte est ouverte, vous serez capable de glisser de l'état de veille vers des rêves éveillés, vous aurez appris comment ouvrir la porte et la franchir.

Elle s'assit lentement.

– Vous êtes des individus créatifs, mais vous êtes tous différents. La manière dont vous accomplirez l'étape suivante vous regarde. Installez près de votre lit un magnétophone, un ordinateur ou votre chevalet, peu importe. Allongez-vous et attendez que la porte s'ouvre, laissez les rêves venir à vous à travers elle...

Elle se pencha en avant, puis parla dans un puissant chuchotement de scène comme pour confier un secret à l'abri d'oreilles indiscrètes.

– Ensuite, maintenez la porte ouverte, asseyez-vous et saisissez-vous de votre instrument de travail... *Laissez le temps du rêve jouer à travers vous...*

Amanda éclata d'un rire joyeux.

– Ça ne sera pas facile, admit-elle. Mais, tôt ou tard, vous vous réveillerez le matin avec des dessins, des mots ou autre chose qui semblera avoir été déposé là par des elfes. Vous devrez alors considérer que vous tenez là le début d'une œuvre et vous mettre aussitôt au travail.

Amanda se releva et s'avança doucement vers son auditoire.

– Si vous persistez dans cette voie, un matin, vous serez assis à votre travail, parfaitement éveillé, et la porte s'ouvrira, et le Temps du Rêve se déversera par elle ! Ce n'est pas là du charabia magique ou surnaturel, non, je vous parle de l'accession de la conscience à une réalité transcendante dont aucun être humain ne peut douter – le domaine même de vos rêves.

Amanda détestait le concept de surnaturel, le fait qu'il existât un plan de réalité coupé du règne de la nature. Ce genre de balivernes superstitieuses avait dénaturé les visions métaphysiques des Vedas en un panthéon grotesque de divinités mineures, transformé la pureté de la vision originelle du Bouddha en une série de formules magiques et, d'une manière générale, donné à l'expérience mystique une mauvaise réputation sur le plan intellectuel. Le terme « surnaturel » était une contradiction en soi. Ce qui est *est* réel. Et ce qui est réel est *naturel*. Tous les systèmes de croyance – l'astrologie, le tarot, l'économie de marché ou l'Eglise catholique romaine – constituaient des obstacles sur le chemin de l'illumination spirituelle.

Evidemment, la *science* n'était qu'un système de croyances parmi d'autres, qui s'abusait au point de croire pouvoir distinguer ce qui était réel de ce qui ne l'était pas ; et les scientifiques, un clergé agrippé aux produits dérivés de la marque déposée « Réalité ultime ». Amanda avait expérimenté bien plus que ne rêvaient de le faire ces philosophies naturelles : des instants où les voiles de maya s'écartaient assez longtemps pour révéler la clarté informe de tout être, l'unité chaotique nichée au cœur du monde.

Ce qui est *est* réel.

Amanda avait touché la réalité transcendante grâce à l'acide, la mescaline et de vilaines saletés synthétiques à l'époque où, jeune adolescente pendant l'Été de l'Amour, elle avait, le temps d'une saison, suivi le Joueur de Flûte dans la Montagne magique. Mais elle n'avait pas su revenir sur terre en pleine possession des pouvoirs visionnaires goûtés là-bas, et, pas plus que les autres Enfants Fleurs de sa génération, elle n'était devenue une Porteuse de Lumière capable de transformer le monde dans la joie.

Toutefois, à son retour de San Francisco, ses parents n'avaient pas considéré comme leur devoir de remettre le génie dans la bouteille ; ils n'avaient pas cherché à la convaincre avec sévérité que la vie était réelle et l'ennui sérieux, ils n'avaient pas traité les récits de ses aventures psychédéliques comme les divagations insensées d'une adolescente hippie rendue dingue par la drogue – divagations qu'il fallait effacer de sa réalité par la psychothérapie, voire pire, si nécessaire.

Ils l'avaient au contraire écoutée babiller ses récits de communication télépathique au cours d'orgies de pelotage collectif, de mort de l'ego au Fillmore¹, d'orgasme transcendantal sous mescaline, d'annihilation de l'interface entre le Moi et la Divinité, et ils en avaient discuté sans fin avec elle en faisant de temps à autre tourner un joint. Ils avaient suggéré certaines lectures, lui avaient fait découvrir l'art des mandalas et la musique des mantras, avaient financé une retraite dans un monastère Zen et, plutôt que de reléguer son expérience et celle de sa génération au rang d'aberrations insensées, ils l'avaient gentiment persuadée qu'elle était après tout très jeune et que ce qu'elle avait pris pour l'Illumination ultime n'étaient que ses premiers pas sur la Route éternelle.

« La Balade à travers le Temps du Rêve » ne s'acheva pas dans une fanfare rhétorique, mais avec la réplique finale de l'exposé d'Amanda déambulant parmi ses auditeurs alors qu'ils se relevaient de leurs coussins.



– Il existe un plan supérieur, dit-elle sur le ton de la conversation. Je ne l'ai pas atteint, mais j'ai parlé à des gens qui disent l'avoir fait : savoir ouvrir la porte chaque fois qu'on le souhaite et où on le souhaite.

Elle s'adressa soudain à une poétesse et à un scénariste souffrant de blocages, haussa les épaules et sourit de façon un peu mélancolique.

– Un jour, qui sait, peut-être y parviendrai-je...

Comme toujours, son auditoire s'était fragmenté en une communauté de chercheurs spirituels et Amanda, tout naturellement, était redevenue l'un d'eux sans avoir eu, elle non plus, conscience d'avoir franchi cette porte-là.

« Les premières doses sont gratuites, gamine, lui avait dit autrefois son père avec un sourire de chat du Cheshire. Ou, du moins, c'est ce qu'on croit sur le moment. Ce n'est qu'ensuite qu'on se retrouve à passer le restant de sa vie sur le Chemin des Pèlerins, en route pour le Palais de la Sagesse, pour apprendre quand on en a la chance, pour enseigner quand on est appelé à le faire. »

*

* *

Quels fils merdiques on peut tisser ! pensait, morose, Texas Jimmy Balaban dans La Fabuleuse Salle du Crépuscule du Kapplemeyer, en s'envoyant une nouvelle lampée de bourbon abondamment coupé d'eau.

S'il n'avait pas dragué Sabrina à l'hôtel, à New York, il n'aurait pas été obligé de fuir dans les Catskills ; s'il n'avait pas prétendu la traîner dans une boîte aussi minable que celle du Kapplemeyer pour dénicher le talent, s'il n'avait pas révélé en prime, espèce d'idiot, son identité à la direction, il aurait peut-être échappé à l'heure et demie de torture qu'il venait de subir.

Mais non, quand la réception avait appelé la suite présidentielle, la suite qu'ils lui avaient *offerte*, bon sang, pour inviter le

célèbre agent d'Hollywood à venir voir le spectacle, il n'avait pas été en position de refuser.

Vu sa propension avouée à lever les filles pour leurs seins et leurs fesses plutôt que pour leur brillante personnalité, il se retrouvait vraiment trop souvent à souhaiter être ailleurs une fois qu'il avait pris son pied ; la dépression post-coïtale ne lui était donc pas étrangère. Il connaissait même le terme chic employé par les psys pour désigner le phénomène, pour l'avoir cherché un jour dans le dictionnaire, histoire de s'assurer qu'il ne virait pas pédé ou un truc dans le genre.

Mais que son « astuce » l'obligeât à assister à une succession sans fin de numéros épouvantables agonisant sous le supplice de leurs tentatives pour tirer un public de zombies décérébrés de leur coma collectif, numéros qu'il n'aurait pas engagés même pour un spectacle de charité à la prison de l'île du Diable, éleva sa dépression post-coïtale à un niveau digne d'un Oscar.

Quelle cuvette de chiottes !

Les murs étaient peints de ce vert pastel couleur vomi qui semblait être la signature du Kapplemeyer, à la seule différence que, pour égayer la Salle du Crépuscule, quelqu'un avait balancé des paillettes bon marché dans le seau de peinture avant de passer le badigeon. La scène était juste assez grande pour accueillir un quatuor et un numéro, l'éclairage consistait en un unique projecteur fixe, et la sono semblait avoir été récupérée dans un bar à motards en faillite à Trouduc, Mississippi.

La pièce comptait une trentaine de tables, plus une piste de danse, elle devait pouvoir contenir cent trente, cent quarante personnes à la haute saison estivale ; ce qui devait être probablement le cas, d'ailleurs, dans la mesure où la vie nocturne, dans un rayon de cinquante kilomètres, se résumait à une station-service ouverte toute la nuit et une gravière abandonnée.

Pourtant, Sabrina et lui mis à part, vingt et une personnes se tenaient dans le public – comptez-les bien, et Jimmy avait pris l'habitude de le faire. Certaines devaient être en vie, quoique ce fût difficile à dire. Les seuls à avoir sensiblement moins cent ans étaient un voyageur de commerce dans la cinquantaine accompagné d'une putain de dix-neuf ans, un robuste plouc du Sud dans la quarantaine et sa petite femme à l'embonpoint sévère, et trois Japonais qui se penchaient nerveusement sur leurs verres comme s'ils se rendaient compte peu à peu qu'ils étaient sortis du métro à Harlem plutôt qu'à Greenwich Village.

Un public pareil, Texas Jimmy ne l'aurait pas souhaité à Adolf Hitler et ses Auschwitz Boys –il ne l'aurait même pas souhaité à la succession de numéros qu'il était condamné à supporter.

Jusque-là, il y avait eu : une chanteuse de quarante ans en cuir noir et mohican rose qui avait massacré des reprises de Madonna et d'Annie Lennox, un ventriloque noir et sa poupée au visage blanc, un trio d'ancien hippies spasmophile qui avaient roucoulé des vieux tubes de Woodstock, un putain de violoniste tzigane et un imitateur d'Elvis pédé comme une bande de phoques. Le groupe maison était composé de quatre adolescents boutonneux du genre de ceux qui vous égorgent pour un *quarter*¹ mais jouant comme des types dans le métro.

Le « MC », un naze qui se dégarnissait vêtu d'un smok' trop serré avec des revers jusqu'aux tibias et des manches assorties, s'était présenté à Jimmy avant le début du supplice en tant que « maître de cérémonie », professeur de tennis et directeur adjoint.

« Hé ! *mister* Balaban, les filles ! Vous avez de la chance ce soir, avait bredouillé ce connard, nous avons engagé un comique fabuleux qui nous vient d'Hollywood ! Ce soir, le seul, l'unique, l'incroyablement talentueux, le mondialement célèbre... *Ja-ack* Dunphy ! » Ce nom disait vaguement quelque chose à Texas Jimmy, un antique réfugié du circuit de jeux

télévisés local ; la dernière fois qu'on l'avait vu, il faisait les voitures d'occase à Bakersfield.

Cela se passait environ quatre-vingt-dix minutes, cinq verres de bourbon et un million d'années de stupeur plus tôt, et la boisson avait été trop généreusement noyée d'eau pour servir d'analgésique. Sabrina, après avoir partagé la bouteille de champagne avec lui dans la suite, avait quant à elle continué avec une série de cocktails sucrés affublés de noms charmants qui semblaient, pour la plupart, contenir du rhum, du gin, ou peut-être les deux, et elle paraissait désormais complètement schlass. Au moins avait-elle cessé de se plaindre du spectacle et restait-elle tranquillement assise en virant au vert sous l'effet des combinaisons répugnantes qui barattaient dans son estomac. Jimmy espérait qu'elle n'allait pas vomir – il ne l'en blâmerait pas : si ça continuait longtemps, il finirait probablement par gerber lui-même.

Sur scène, l'Elvis travesti avait été remplacé par un foutu numéro de chiens : deux horribles yorkshires avec un nœud rose et bleu n'arrêtaient pas de japper en prenant des poses pathétiques, guidés par une femme dans la cinquantaine en smoking noir et haut-de-forme et qui avait dû, dans une incarnation précédente, être *girl* à Las Vegas.

Bizarre, songea Jimmy. Vraiment bizarre. Etrange, vraiment, de descendre si bas, même pour un boui-boui comme celui-ci, sans envoyer le comique. Vu le temps écoulé, il commençait à vaguement espérer que la torture était sur le point de s'achever, que Dunphy n'était pas venu et que ce numéro était le dernier.

Ils *ne pouvaient pas* avoir quelque chose de pire en réserve, hein ?

Le numéro de chiens s'acheva sur quelques bribes d'applaudissements du vendeur et des grognements et hochements de tête polis des hommes d'affaires japonais.

Pause. Scène vide. Pause.

Le MC sauta sur l'estrade et jeta un regard par-dessus son épaule d'un air idiot et ahuri.

– Euh, ah, mesdames et messieurs, je viens d'apprendre que Jack Dunphy ne peut pas être avec nous ce soir. Hum, euh... il est...

– ... tombé dans la piscine du réacteur et s'est transformé en crapaud de cent kilos !

Une forte voix en coulisses, pénétrante et râpeuse : un peu comme Jimmy Durante ou Popeye, ou une scie circulaire contre une feuille de métal.

Le MC regarda de nouveau le public avec un sourire maladif et niais ; à en juger par le talent d'acteur dont il avait fait preuve jusque-là, Jimmy était certain qu'il ne s'attendait pas à être de la partie. C'était quoi, ce truc ?

– Mais, euh, il nous a trouvé un remplaçant, le mondialement célèbre, le seul, l'unique, euh, ah...

– Ralf ! aboya la voix dans les coulisses. Ralf ! Ralf ! R-A-L-F, juste comme ça s'épelle, Petit Singe !

– Le stupéfiant, euh, Ralf...

Non sans hâte, le MC sortit de scène côté cour, tandis que l'homme à qui appartenait la voix entraînait au petit trot côté jardin.

Il était bâti comme un gorille miniature : un léger embonpoint, des jambes un peu trop courtes, des bras un peu trop longs. Son épaisse chevelure noire bouclée, peignée comme avec un batteur à œufs, était veinée d'argent – à croire qu'il avait fourré sa queue dans une douille électrique –, il arborait des oreilles de Dumbo dont Jimmy aurait presque parié qu'elles pouvaient servir de poignées, et de grands yeux bleus brillants en billes de loto pas vraiment assortis à son teint grisâtre et à ses airs malsains de Méditerranéen. Son nez crochu et bulbeux semblait avoir été refait par un chirurgien esthétique pour provoquer le rire, et les lèvres épaisses de son immense bouche semblaient ne jamais vouloir s'arrêter de bouger.

– Paix et amour, le pouvoir au peuple ! grinça-t-il en dessinant un V de sa main droite grassouillette.

Il portait des blue-jeans, un genre de blouse de paysan en satin façon tye-dye, des Reebok aux lacets défaits et, pendu à

un lacet de cuir, un *peace and love* en cuivre en cuivre du diamètre approximatif d'une petite pizza Domino's.

Il fit une pause, lança un regard aux spectateurs, avança de deux pas en abritant ses yeux comme un éclaireur indien de l'éclat du projecteur et scruta le public.

– Hé ! Attendez une seconde ! Ça ne ressemble pas du tout à Woodstock ! Oukison les *tye-dye* ? Oukellé la *dope* ? Oukison les nichons à l'air ?

D'accord, ça n'avait pas fait lever le public d'entre les morts, mais Jimmy se rendait compte qu'il s'était redressé dans son fauteuil. Il y avait quelque chose chez ce type, dans sa diction et cette voix de kazoo, dans l'étrange posture qu'il avait adoptée face au public et la façon qu'il avait eue d'entrer en scène. Additionné, le tout dégageait une énergie nerveuse qui filait droit jusqu'au cerveau reptilien de Jimmy.

Le flair ne trompe pas, se dit-il.

Ralf mit les mains sur ses hanches et darda le public d'un air indigné.

– Hé ! C'est quoi, ce truc ? Mon agent m'a dit que je devais jouer le final de l'ère du Verseau, pas la *veillée mortuaire* dans le frigo de Sun City !

Silence de mort.

– Où est Joe Cocker ? Où est l'Airplane ? Hendrix ? Hé ! Si c'est ça Woodstock, c'est *vous autres*, les congelés, qu'on a dû flanquer dans une machine à voyager dans le temps !

Pause.

Ralf fourra deux doigts dans sa grande bouche et émit un sifflement perçant.

– Y a encore quelqu'un de vivant ?

En sa pavanant au bord de la scène, il désigna d'un air impérieux la putain adolescente du voyageur de commerce.

– Vous ! lança-t-il. Je sais que vous respirez encore, je vois vos nichons bouger quand je baisse les yeux sur votre décolleté ! Mais je suis où, bordel ?

– Dans la Fabuleuse Salle du Crépuscule du Kapplemeyer ! réussit à croasser la fille avec un petit rire aigu étouffé.

– *La Flatulente Salle où l'on s'encule de Kugglehammer ?*

Un cri scandalisé fit vibrer la boule à facettes.

Ralf roulait des yeux horrifiés. Il recula de quelques pas, jeta un regard circulaire dans la pièce comme s'il la voyait pour la première fois.

– Ces murs couleur de cabinets... le MC en smoking de croque-mort à dix dollars... ces stupides boissons tropicales avec leurs parasols en plastique vieux rose, gémit-il. Oh ! mon Dieu... Oh non, dites-moi que ce n'est pas vrai, que ces idiots n'ont pas raté Woodstock pour m'expédier dans la Bortsch Belt !

Les antennes de Texas Jimmy s'agitaient aussi nerveusement que celles d'un cafard dans une boulangerie. Il avait oublié et pardonné l'heure et demie écoulée.

Les textes de ce type n'étaient pas exactement à sauter au plafond, et il n'avait pas encore soulevé le moindre gloussement, mais Jimmy était certain qu'il n'y avait rien d'écrit là-dedans, qu'il était en train d'improviser.

Ralf serra les poings.

– Je vais *tuer* mon agent ! cria-t-il.

Il prit une inspiration.

– Seulement... seulement, cet enfoiré ne *naîtra* pas avant un bon siècle !

Il haussa les épaules, fixa le public d'un air implorant.

– C'est bien la fin des années soixante psychédéliques, hein ? Les Têtes-de-pioche ont au moins vécu à la bonne époque, pas vrai ? dit-il plaintivement. Pas vrai ? Dylan, les Beatles, Charlie Manson et ses Commandos de la mort en buggy des sables, tous ces trucs sympas ?

– Tu t'es gouré de siècle, trouduc ! lança le plouc. Ha ha ! Tu dis que tu viens de quelle planète ?

Cette réplique souleva quelques hennissements sarcastiques. Le temps de réaction de Ralf fut parfait, rien qu'un bref coup

d'œil avant de balancer une réplique qui se révéla être une vanne qui tue.

– De la Planète des Singes, tout comme toi, Petit Chimpanzé, rétorqua-t-il avec agressivité en se grattant la tête et les aisselles. Sauf que, là d'où je viens, nous avons appris à marcher *debout* !

La répartie souleva quelques rires, mais Jimmy avait la quasi certitude que les péquenots qui riaient n'avaient pas vraiment tout saisi.

Ralf lança un coup d'œil au public, leva le nez.

– Une minute ! Je suis à quelle époque, là ? Je n'ai pas avalé la fumée ? Clarence Thomas et le poil pubien sur son Coca-Cola ? La rencontre de Boris Eltsine et de Jack Daniels ? La bite truquée de Nixon ? Qu'est-ce qui est long et vert et qui pend des arbres dans le delta du Mékong ? Ça ne vous fait pas rire, Petits Singes ?

– C'est pour voir ce numéro que tu m'as traînée ici ? demanda Sabrina.

– La ferme, dit machinalement Jimmy du coin des lèvres avant de jeter un coup d'œil sur son expression indignée. Désolé, bébé, mais boucle-la et écrase, d'accord ? Je travaille.

– Allez, arrêtez de me chambrer ! On m'a dit « 1969 » quand on m'a embobiné pour me faire monter dans la machine temporelle, on m'a parlé de *Woodstock*, pas de la *Bortsch Belt* ! Mon agent m'a promis un quart de million de baby-boomers sous LSD qui riraient au vieux numéro de la béquille en caoutchouc ! Pas douze cadavres et Vlad l'Empaleur !

– Ce type craint... acquiesça Sabrina avant de retomber dans un silence renfrogné.

À entendre les protestations du « public », les autres semblaient d'accord.

– Allez, donnez-moi un tuyau ! *Qu'est-ce qui est drôle maintenant ? Billy Beer ? Les laveries ethniques Radovan Karadzic ?*

D'accord, ce numéro déferlait sur le public comme un gros pet noir dans une synagogue de Williamsburg. Les textes

correspondaient exactement à ce qu'on pouvait attendre d'un minable comique de troisième zone du ^{xxii}e siècle renvoyé à notre époque avec le mauvais recueil de blagues. Sauf qu'il *n'y avait pas* de recueil de blagues. Ce type était sûrement en train d'improviser. Ou, plutôt, c'était *le personnage* de ce type, Ralf, le comique foireux venu du futur, qui improvisait.

Ce type était *totale*ment dans son personnage.

De quoi inciter Texas Jimmy Balaban à claquer des doigts pour appeler un serveur et pêcher dans son portefeuille une carte professionnelle. Parce que le personnage qu'incarnait Ralf si totalement constituait bel et bien une intrusion en provenance d'une autre zone temporelle, d'un autre film. Comme un comique inconnu nommé Robin Williams, tombé du ciel pour improviser son propre personnage d'extraterrestre dans une sitcom par ailleurs insignifiante, *Mork & Mindy*.

– Allez dans les coulisses, donnez ma carte à ce type dès qu'il sortira de scène et dites-lui que Texas Jimmy Balaban veut lui payer un verre et parler un peu affaires, dit-il au serveur en lui glissant un billet de dix.

D'accord, les chances étaient probablement minces et ce Ralf n'était ni un grand acteur comique, ni un génie de l'improvisation du tonneau de Robin Williams. Mais si ce type n'était pas un Williams, alors il ne pouvait être qu'une seule chose – et *ça*, c'était un phénomène plus courant dont Jimmy était tout à fait familier.

Qui, dans le show-biz, ne l'était pas ?

Tiny Tim. Pee Wee Herman. Howard Stern. Des artistes talentueux qui soit étaient cinglés dès le départ, soit avaient créé un personnage qu'ils jouaient en permanence au point d'en oublier c'était *un numéro*. Les numéros excentriques de première bourre étaient rarissimes, mais le syndrome tout à fait courant parmi les membres les moins connus de l'écurie de Jimmy. Il leur trouvait des cachets dans le circuit vorace des talk-shows de fin de soirée et des émissions de demi-journée.

Texas Jimmy s'occupait d'une douzaine de véritables comiques plus ou moins médiocres, et c'étaient pour ces clients-là qu'il vivait et mourait. Il n'empêche, pour payer le loyer, les mensualités de la voiture, la pension alimentaire et conserver l'image de marque nécessaire, Jimmy, tout comme les producteurs avec lesquels il était en affaires, ne pouvait se permettre de snober les « numéros spéciaux » : clones déglingués de Madonna marchant au speed, barjots des soucoupes volantes, gurus du lavement au yoghourt ou médiums travestis de Marilyn Monroe, ils occupaient les ondes l'espace d'une saison ou deux avant que les types en blouse blanche n'arrivent avec leurs filets et leurs camisoles.

À tout le moins, Ralf, le Comique venu du Futur, représenterait un léger mieux par rapport au lot habituel. Soit ce type était un acteur comique de génie, soit il était cinglé. Mais, dans un cas comme dans l'autre, il avait la gestuelle et le timing. S'il était assez sain d'esprit pour travailler avec des textes écrits par des professionnels et répéter avec quelqu'un, qui sait jusqu'où il pourrait aller ?

Pas tout à fait aussi loin, il fallait l'espérer, que l'imitateur d'Elvis avec qui Jimmy s'en était fort bien tiré pendant pas loin de huit mois avant qu'il disparaisse et qu'on le revoie, vêtu de son déguisement, en train d'enfoncer les grilles de Graceland avec une vieille décapotable Cadillac Eldorado rose...

Ralf arriva à leur table d'un pas pressé, cinq minutes à peine après avoir fui son lugubre public de zombies. Il portait toujours sa tenue³ de scène et la façon dont il examinait la carte de Jimmy en plissant les yeux semblait trahir une certaine curiosité.

De près, son costume était encore plus risible que de loin. Son T-shirt tye-dye semblait découpé dans une sorte de plastique bon marché et l'étiquette en cuir bidon de son jeans aux airs de faux denim arborait un « *Levi Riders* ». Son médaillon *peace and love* rappelait à Jimmy un bretzel de Philadelphie un peu démesuré auquel il n'aurait manqué que la moutarde. Ralf lui-même aurait eu bien besoin qu'on lui tartine le visage avant

d'affronter une caméra. Sa peau grisâtre aux pores dilatés et obstrués rappelait à Jimmy un paysage lunaire, et ses gencives et ses dents avaient quelque chose de malsain.

– *Texas Jimmy Balaban ?* fit Ralf. Marrant, vous n'avez pas du tout l'air d'un Texan.

Il lorgna le décolleté de Sabrina en s'effondrant avec un « plop » dans un fauteuil, réexamina la carte, revint sur Jimmy, marqua une pause.

– Mais vous avez bien l'air d'un agent.

– En ce qui vous concerne, vous avez l'air d'avoir besoin d'un verre, dit Jimmy en adressant un geste au serveur. Qu'est-ce vous prenez, Ralf ? demanda-t-il lorsqu'un individu sexagénaire vêtu de ce qui ressemblait au smoking de sa Bar Mitzvah se traîna jusqu'à leur table.

– Votre barman sait-il préparer un *Survival Special* ? demanda Ralf.

– Non, répliqua le serveur sur un ton complaisant, comment prépare-t-on un *Survival Special* ?

– Une double dose d'alcool à deux cents degrés dans un grand verre, de la glace et de l'eau du robinet de Tchernobyl. Si vous survivez à ça, c'est que vous n'êtes pas quelqu'un d'ordinaire.

– Ha ! ha ! fit le serveur. Commanderez-vous une vraie boisson, monsieur ?

– Là d'où je viens, *c'est* une vraie boisson, Petit Singe.

– De la *Stoly on the rocks* avec de l'Évian et une rondelle de citron, glissa vivement Jimmy. Ça vous va, Ralf ?

– Vous avez de la véritable vodka ? Et du *vrai* citron ? Je déteste ce truc synthétique, ça a un goût de désinfectant pour toilettes et ça ressemble à de la gelée de morve.

Le serveur tourna les talons en roulant des yeux. Sabrina grimaça.

– Vous n'êtes plus sur scène, maintenant, vous pouvez vous détendre ! suggéra Texas Jimmy.

– Vous ne pouvez pas savoir comme ça me fait plaisir d'entendre ça, répliqua Ralf, sarcastique, en tirant sur son

atroce pseudo-tye-dye en plastique. Mon agent me demande de préparer un numéro pour les années soixante, on me déguise avec ce *truc*-là et on m'envoie ici sans même me laisser changer de sous-vêtements : « Tiens, un peu d'argent de poche de l'époque, tu t'achèteras ce que tu voudras en arrivant là-bas », puis il y a eu une merde **et j'ai été renvoyé un siècle et demi plus tard, ou pas loin. La machine temporelle était censée me récupérer le 15 novembre 1969**, ça veut dire qu'elle est venue et repartie depuis des *lustres*, alors je suis coincé ici dans ce costume de Petit Singe, sans engagement et avec pour ainsi dire pas d'argent pour m'acheter d'autres fringues décentes, dans un siècle qui, comme vous allez le découvrir, Balaban, ne sera pas une succession d'années de grand cru. Mais, ouais, je peux me *détendre*, pas de problème !

Il avait tout craché comme s'il était sur scène. Seulement, ce n'était pas vraiment drôle. Il avait froncé ses épais sourcils et quelque chose qui ressemblait à une authentique colère flam-bait dans ses yeux bleus.

Ou alors, une authentique folie, songea Jimmy. Soit c'était ça, soit ce type ne *savait* tout simplement *pas* comment se mettre sur pause. D'une façon ou d'une autre, pas la peine d'insister. Il ne manquait pas d'expérience en matière de gus prétendant descendre tout droit du bateau de l'Atlantide ou être le cousin martien, danseur de claquettes, de Busby Berkeley¹. La vraie question n'était pas de savoir s'ils étaient frappadingues ou seulement déterminés à vous faire marcher, mais si leur numéro était *vendable*. Et, le cas échéant, s'ils ne se traînaient pas des contrats antérieurs.

– Puis-je vous poser une question sérieuse ? fit Jimmy d'un ton neutre.

– Vous attendez une réponse sérieuse ?

– Avez-vous *vraiment* un agent ?

– Ai-je vraiment un agent... ? répéta lentement Ralf. Vous voulez dire : ai-je un agent *maintenant* ?

– Je veux dire : avez-vous un contrat dont vous ne pouvez vous dégager ?

– J'en aurai un dans quelque chose comme cent cinquante ans, dit Ralf.

Il se gratta la tête d'un geste théâtral.

– Mais je serai mort à ce moment-là, pas vrai ? Alors, qui s'en soucie ? Cet enfoiré n'a qu'à me faire un procès !

Le serveur apporta la consommation de Ralf. Qui en prit une grande gorgée, se lécha les lèvres, pêcha la rondelle de citron, la tint devant ses yeux et l'étudia un instant avec révérence comme un tailleur estime un diamant brut, puis la jeta dans sa bouche avec la peau et tout le reste, pour la mâcher lentement avec une expression d'authentique béatitude.

– Ce stupide passé obscur a *effectivement* ses compensations, dit-il avec le sourire.

Jimmy commençait à avoir l'impression que son cerveau flottait librement dans sa boîte crânienne, et difficile de mettre ça sur le dos de l'eau coupée de whisky qu'on servait dans cette boîte.

Ce dernier petit sketch avait été trop convaincant pour en être un. Soit Ralf était sincèrement schizo, soit... soit... Non, c'était ridicule.

– Je parlais de vous représenter, dit Jimmy en essayant de téléporter la conversation sur la planète Terre. Je pense que votre numéro a du potentiel...

– Vraiment...

– ... besoin de travail, besoin de textes professionnels, vous comprenez, mais je pense que vous avez le truc. Je prends trente pour cent du total, mais ça me sert à payer les auteurs des gags, la personne qui vous fait répéter et l'assurance. Si vous voulez, je peux gérer vos finances sans frais supplémentaires. Ça vous intéresse ?

– Ben, ouais, répondit Ralf. Je veux dire, vu les circonstances, est-ce que j'ai le choix ? Mon taxi s'est barré depuis

longtemps et il s'écoulera pas loin d'un siècle avant que ma tête de pioche d'ex-agent soit né d'hier, alors je suppose que vous avez un client, M. Balaban.

– Bon, écoutez, l'affaire est dans le lac si vous êtes lié par contrat à un autre agent. La dernière chose dont j'aie besoin, c'est d'emmerdements juridiques supplémentaires, admonesta Jimmy. Ma femme donne assez de...

– *Ta femme !* s'écria Sabrina. Tu ne m'avais pas dit que tu étais marié !

Oh merde.

– En titre, bébé, dit hâtivement Jimmy en lui caressant la main pour la rassurer. Et plus pour longtemps, crois-moi, il ne reste que quelques petits détails juridiques à...

– Tu vas me faire citer à comparaître dans un minable...

– Calme-toi, tu veux, on ne peut pas t'extrader en Californie pour un procès en divorce merdique. D'un autre côté, je ne pense pas que le détective...

– *Tu savais que tu étais suivi, enfoiré ?* rugit Sabrina. C'est pour ça que tu m'as fait faire tout ce chemin jusqu'à cette fosse à purin, pas vrai ?

– Boucle-la, siffla Jimmy tandis que plusieurs clients comateux tournaient la tête en tremblotant vers leur table.

Le visage de Sabrina devint aussi dur que le cœur d'un agent du fisc.

– Si tu ne me donnes pas *tout de suite* de quoi prendre un taxi pour New York, Jimmy Balaban, lui répondit-elle d'une voix suraiguë, je me mets à hurler que tu m'as refilé de l'héroïne pour fourrer ton pénis pourri dans mon innocent trou du cul de vierge !

– Mon Dieu...

– Trois cents billets devraient couvrir la course, dit Sabrina en croisant les bras sur sa généreuse poitrine.

– Je n'ai pas autant de liquide sur moi, fit Jimmy, mais nous trouverons un distributeur demain...

– Je compte jusqu'à trois. Un ! Deux ! Tr...

– L'affaire est conclue, je vais vous donner l'argent, dit Ralf. Vous me rembourserez demain.

Il produisit un rouleau de billets extrait d'une poche de son pantalon, en pela trois, les tendit à Jimmy.

Des coupures de cent dollars. Si neuves qu'elles collaient ensemble. L'encre ne semblait pas tout à fait...

– Donnez-moi ça ! dit Sabrina en les lui arrachant des mains dans un joli geste théâtral, avant de sortir de scène par la droite, l'air indigné.

– Puis-je voir un autre de ces billets, Ralf ? demanda Jimmy d'un air suspicieux.

– C'est quoi, le problème ? fit Ralf nerveusement en lui en tendant un. Ne me dites pas que ces têtes de pioche ont aussi merdé avec ça !

Jimmy étudia le billet. Il n'était pas expert en monnaie de singe et bien incapable de dire si la coupure était contrefaite – et s'il en était incapable, il en irait de même pour le chauffeur de taxi moyen. Ç'avait beau donner l'impression de sortir des presses, ce que Texas Jimmy tenait dans les mains ressemblait à un bon billet de cent tout à fait licite. Allez savoir, on tombait parfois sur des billets neufs comme si la banque venait de recevoir une livraison du Trésor...

Jimmy l'examina de plus près.

Puis encore une fois.

L'année imprimée sur le billet était 1969.